

Le roman « hypertemporel »

Inversion de l'idiotie de David Foenkinos, Gallimard, 210 p.

Service clientèle de Benoît Duteurtre, Gallimard, 93 p.

Le bureau de l'heure de Jean-Luc Outers, Actes Sud, 297 p.

Stéphan Gibeault

Number 201, March–April 2005

L'art du roman aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18731ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gibeault, S. (2005). Le roman « hypertemporel » / *Inversion de l'idiotie* de David Foenkinos, Gallimard, 210 p. / *Service clientèle* de Benoît Duteurtre, Gallimard, 93 p. / *Le bureau de l'heure* de Jean-Luc Outers, Actes Sud, 297 p. *Spirale*, (201), 25–27.

LE ROMAN « HYPERTEMPOREL »

INVERSION DE L'IDIOTIE de David Foerkinos
Gallimard, 210 p.

SERVICE CLIENTÈLE de Benoît Duteurtre
Gallimard, 93 p.

LE BUREAU DE L'HEURE de Jean-Luc Outers
Actes Sud, 297 p.

LE ROMAN est-il mort parce que nous n'arrivons pas à le définir précisément, une fois pour toutes? Voilà la sempiternelle question. Aujourd'hui, il nous semble presque tabou d'oser défendre l'existence de ce qu'on appelait jadis « roman ». Il est plus commun d'entendre les termes « autobiographie », « autofiction », « récit », etc; bref, quelque chose qui n'est ni roman ni nouvelle... Est-ce à dire que le roman s'effrite, que l'érosion le fait disparaître tranquillement? Peut-être pas, même si certains éditeurs vont jusqu'à supprimer la désignation « roman » des couvertures afin de suggérer un genre nouveau, « original », voire « inclassable ». Ainsi, des romanciers comme Benoît Duteurtre et David Foerkinos précisent sur la couverture ou la jaquette la mention « roman bref » (dans le cas de *Service clientèle*) et « roman non autobiographique » (dans le cas du *Potentiel érotique de ma femme*)! Un peu plus et on retournerait au XVIII^e siècle alors que le roman n'était pas pris au sérieux.

Et si on acceptait de dire que le roman évolue, qu'il est en mouvance, comme toute chose ou être qui perdure, et, du même coup, que ses limites s'élargissent un peu plus, qu'il s'adapte à son environnement comme le romancier lui-même le fait...? Rushdie montre toute la portée de cette forme qualifiée « d'hybride » dans *Franchissez la ligne* : « à la fois enquête sociale, œuvre d'imagination et confession, il enjambe les frontières du savoir comme celles de la topographie. » De la même manière, un constat, toujours actuel, a déjà été fait par Schlegel en 1800, dans sa *Lettre sur les romans*, alors qu'il indiquait que le roman était un genre apte à englober tous les autres genres littéraires. Depuis, pour le dire succinctement avec Milan Kundera (*L'art du roman*), le roman est « la grande forme de la prose où l'auteur, à travers des ego expérimentaux (personnages), examine jusqu'au bout quelques grands thèmes de l'existence ». Et qu'est-ce que « l'existence », sinon le fait d'être, la durée? Or, c'est ce que fait le romancier en ordonnant, en positionnant et

en recréant un temps tout en se permettant d'approfondir les réalités passées, présentes et futures. Pour cela, il tente de nous faire comprendre autrement le passé et l'avenir, par l'utilisation de différents procédés romanesques se rapprochant inévitablement d'un temps et d'un savoir ouverts... La fiction s'ajoute au réel dans le discours du romancier de façon à accéder à « un monde de nouvelles possibilités ». « Ce qui prend forme dans les grands romans du XX^e siècle, c'est l'idée d'une encyclopédie ouverte... », écrit justement Calvino dans ses « Leçons américaines » (*Défis aux labyrinthes*).

Dans un contexte social où la consommation de produits et de services est effrénée, où la fuite vers l'avenir est omniprésente et où la lucidité amène sa part de désespoir, il est légitime d'affirmer que la littérature conserve une place de choix, le romancier d'aujourd'hui ayant la responsabilité de chercher de nouvelles avenues dans l'art du roman. À cet égard, nous partageons totalement la justesse du propos de Tiphaine Samoyault, qui, dans *La montre cassée* nous éclaire sur une de ces possibilités : « la fiction est du temps et elle dit quelque chose de ce qu'est le temps : le temps est condition de son énonciation mais il peut être aussi un motif de ses énoncés. » C'est effectivement ce qu'on relève dans certains romans récents, qu'on pourrait qualifier d'« hypertemporels », à cause de leur caractère « excessivement » temporel, car ils conjuguent la folie du présent à l'excès d'un temps de plus en plus « aplati », dirais-je, réduit à un horizon très large du présent.

Entre l'excès et l'arrêt

L'excès est l'une des figures de l'« hypermodernité » — terme utilisé par Gilles Lipovetsky dans *Les temps hypermodernes* pour qualifier notre époque. Et David Foerkinos semble parfaitement en adéquation avec cette affirmation, lui qui crée des personnages en proie à des questionnements existentiels : « De toutes ces solitudes, les rencontres qui se produisent sont souvent hyper excessives. Dès lors qu'il y a

communication, l'excès se produit (ils s'aiment tout de suite). » C'est que, dans l'univers de Foerkinos, le lecteur est souvent en présence d'un temps en sursis : que ce soit le temps « conradien » (prénom du personnage catalyseur) de *L'inversion de l'idiotie*, que ce soit celui « des jambes » (celles de Jacob) sur lesquelles Alain se jette littéralement dans *Entre les oreilles* ou bien encore celui d'Hector dans *Le potentiel érotique de ma femme* qui, « en ratant son suicide, [...] venait de se condamner à vivre ». Bref, on entre dans un autre rythme, un autre état : un état de grâce. Dès lors, tout se fait dans l'obsession, la compulsion : ici, tout de suite, maintenant. Les rencontres deviennent alors « excessives ». On recherche le perpétuel coup de foudre, l'extrême en tout. D'où cette démesure omniprésente de la chute, du vide incessant aboutissant à la folie. Voilà un trait caractéristique de plusieurs autres personnages de Foerkinos, notamment Jacob et Hector qui sont saisis — le temps s'arrête littéralement — lorsqu'ils voient une femme : pour Jacob, c'est la rencontre d'une ex-star de la chanson, Bouzouki, dont il est follement épris; et pour Hector, c'est la vision de sa femme Brigitte, avec « ses somptueux mollets », lavant une vitre. Somme toute, dans les romans de Foerkinos, le temps ne compte plus, il conte. Il se fait temps de l'inconscient, irréfléchi et enfantin.

C'est ce que l'on perçoit dans *L'inversion de l'idiotie*, alors que Térésa décide de rompre avec Victor après huit ans de vie commune tout en continuant à être sa colocataire. En apparence, elle rompt après qu'il lui eut offert une boîte de sardines millésimées pour son trentième anniversaire. Dans les faits, c'est plutôt parce qu'il ne lui a pas offert l'enfant qu'elle désirait. Apprenant cela, Victor tentera de pallier ce manque en hébergeant Conrad, le faux neveu, simple d'esprit, de Milan Kundera. L'amour aveugle que Victor et Térésa lui porte est inconditionnel jusqu'à ce qu'ils finissent par se arracher. C'est alors que l'hyperréalisme nous plonge tout à coup dans le surréalisme. Victor

devient un « serial killer à chèques » : il tue successivement le mari de la concierge et la concierge elle-même du seul fait qu'il paye son loyer des huit dernières années en plus des cinq prochaines. Encore une fois, notons que la remise du chèque agit comme élément ek-statique (« hors de soi »), elle fige les per-

sonnages : « *L'argent l'avait statufiée. Je répète, l'argent l'avait statufiée. [...] Elle était raide morte.* »

Même lors de l'arrangement en cour, pour la garde de Conrad, le temps est divisé : Victor et Térésa obtiennent une garde partagée, « une routine à deux temps » : lundi et mardi pour Victor, jeudi et vendredi pour Térésa. « Je vivais à mi-temps », soutient Victor, posant ainsi Conrad comme figure de la temporalité. Tout tourne autour de lui. D'ailleurs, n'est-ce pas justement ce simple d'esprit qui finit par devenir ce « génie sorti de nulle part », ce « nouveau Proust », en écrivant un roman au titre emprunté à un célèbre passage d'*À la recherche du temps perdu* — « *L'exige que tout le monde se lève quand ma femme passe* » —, titre faisant déjà allusion, me semble-t-il, au futur *Potentiel érotique de ma femme*? Or, à partir du moment où Conrad annonce la présence d'une copine, Iri-sabella, dans sa vie, Victor et Térésa se rapprochent ultimement par compassion pour le même « Conrad-temps » : « *Pendant l'orgasme simultanément simulé de notre coït improvisé, nous nous étions toutefois lâchés en soupirs réels : de petits "Conrad" jouis.* » Victor finira à l'asile en constatant que « *les jours ont passé, s'enchaînant les uns aux autres avec une étonnante régularité, pas même une excitation. Le temps est idiot dans sa mécanique* ». Cependant, l'inversion de l'idiotie sera parfaite, car, tout comme Conrad au début du roman, Victor partira pour l'Amérique avec sa valise « kundérienne » — écho de l'« énormément lourde valise » de la Térésa de *L'insoutenable légèreté de l'être* — et avec son passé afin de revoir son oncle, Paul Auster!

Éloge de la fuite

Alors que Foenkinos dresse un portrait surréaliste des aléas de divers personnages aux prises avec leurs obsessions, Benoît Duteurtre, selon E. de Montety dans le *Figaro Magazine*, aborde plutôt le roman comme une satire sociale tout en montrant que « *le progrès n'est une religion que pour les imbéciles. Qu'à l'inverse, le passé n'est pas un refuge, mais une référence* ». C'est exactement ce que met en scène *Service clientèle* de Duteurtre qui raconte brièvement l'histoire d'un homme perdant son téléphone mobile et, du coup, tout un pan de son univers. Ainsi, en

lutte contre une compagnie qui l'arnaque de façon indécente, le narrateur de *Service clientèle* (voire presque « sévices clientèle »!), entre dans un autre temps — celui de l'attente plutôt que celui de la vitesse — qui maximise les péripéties en écrasant la durée du temps de l'histoire (quelques jours seulement).

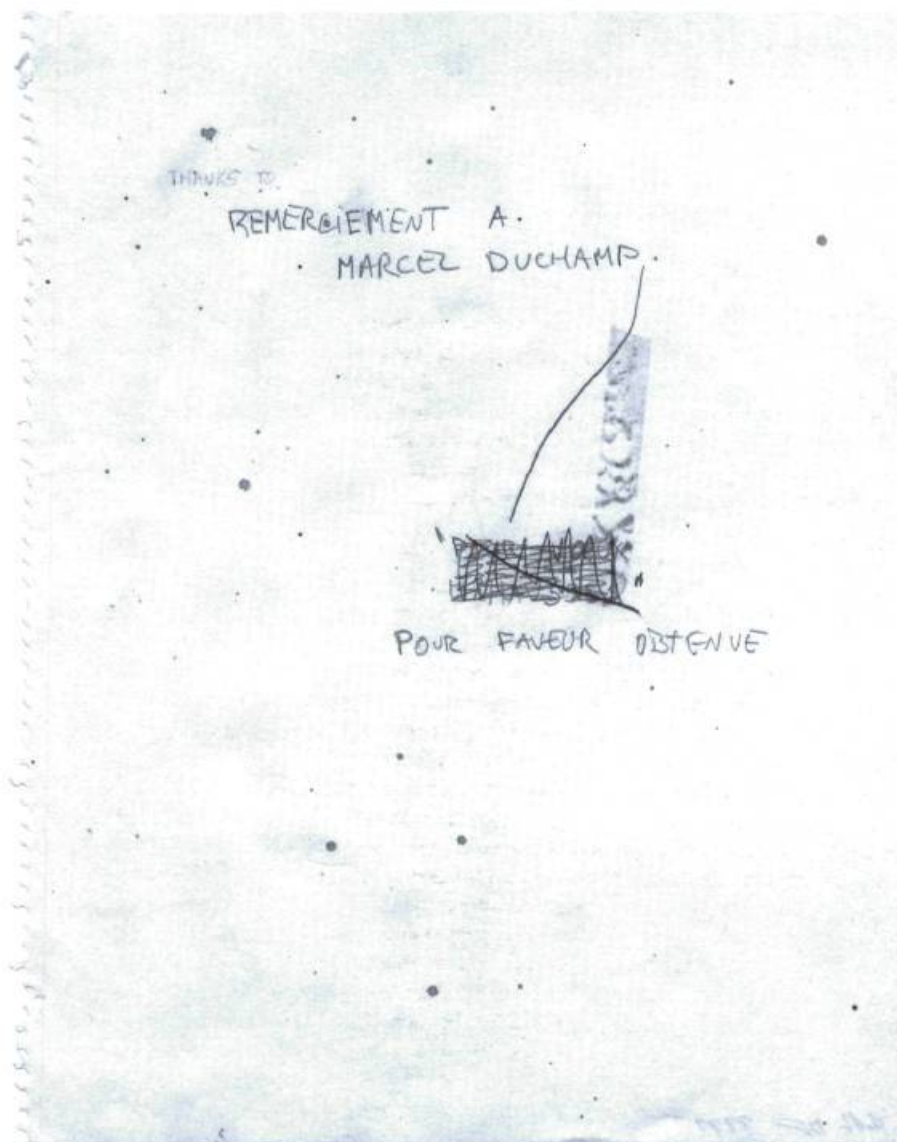
Duteurtre met en relief les penchants désolants de la société d'aujourd'hui (l'ère de Vivendi est ici transposée en Cogecaphone et Cogecanet, filiales de la Cogeca qui sera également la cible du Duteurtre dans *La rebelle*), en l'occurrence l'obsession de la vitesse, du temps et de la rentabilité. Malheureusement, explique le philosophe Lothar Baier, dans *Pas le temps!*, « *l'accélération, considérée à l'origine comme un moyen de prendre l'histoire en main, a échappé au contrôle des rationalistes et s'est alliée avec la technique et l'économie pour former une puissance qui ne se laisse plus gérer* ». Dans cette dictature technologique aux ramifications des plus kafkaïennes, le narrateur de *Service clientèle* tente longuement de retrouver le temps perdu du « présentisme » absolu offert par un cellulaire lui octroyant le droit « *où qu'il soit dans le monde, [de] se distraire grâce à une quantité de jeux électroniques, commander des taxis, envoyer [s]a photo, appeler la météo et accéder — via internet — aux milliards d'informations utiles pour ne pas se perdre dans l'existence* ». Or, voilà qu'il est justement « perdu dans l'existence ». Cet éloge de la fuite — dans le cas du *Bureau de l'heure* de Jean-Luc Outers, il s'agit d'une fuite dans le passé —, sera celle du présent pour *La rebelle* et *Service clientèle*. Ceci est notamment illustré dans ce dernier roman par un narrateur qui fuit le temps pour mieux s'y enfoncer : un temps d'attente (attente au téléphone pour avoir une communication ou pour changer une date pour un vol de retour, attente face à un ordinateur qui ne peut se connecter sur Internet et dont l'écran « s'immobilise », attente pour régler des problèmes de carte de crédit, etc.) mis en scène par une salle d'attente « *de seconde classe où s'entassaient, en dernier recours, les clients qui, par une erreur d'aiguillage, avaient échappé à la logique programmée de la consommation* ».

L'hypertemporalité est également mise en évidence « *entre la boutique "Connexions multiples" et le cabinet d'assurances "Vie future". En pleine rêverie sur l'écoulement du temps, [il vit] [...] une silhouette arrondie de curé d'autrefois* ». Les « connexions multiples » entre ce curé d'autrefois et la vie future ont finalement pour but de nous montrer un curé muni de cartes d'affaires (offrant des stages Internet), d'un cellulaire, d'une voiture à la mode et mangeant au *McDonald's*. « *Soyons absolument modernes* », clame la publicité de la Cogeca à grands coups de photos d'Arthur Rimbaud, slogan également repris dans *La rebelle*, alors que le lecteur est

amené à suivre, de l'intérieur cette fois, les mystères du système tentaculaire de la Cogeca et de son patron, Marc Ménantreau, qui ne parle que de « mouvement », de « jeunesse » et « d'imagination » avec son « *Rimbaud Project* », un plan pour « *rajeunir* » l'image de l'entreprise. Ce PDG à l'allure « cool », après avoir fraudé la société en créant une surenchère de stock-options, sera destitué peu de temps avant le congédiement d'Éliane Brun, cette « rebelle » de l'émission *Chasse aux sorciers* — nouvelle série cherchant à débusquer des coupables (sexistes, fascistes, pollueurs, profiteurs, etc.) —, qui s'est laissée attirer par le pouvoir de l'argent et du progrès. On comprendra : tel est pris qui croyait prendre. Ce constat *in fiction* de l'affaire Vivendi esquisse très bien le délire quasi paranoïaque qui menace de faire exploser le système à chaque instant. Il montre cette fuite en avant qui semble tourner à vide avant de prendre la nouvelle vague et de recommencer à nouveau; bref, comme l'écrit Lipovetsky, « *l'obsession moderne du temps [qui] ne se concrétise plus seulement dans la sphère du travail soumise aux critères de la productivité, [mais qui] a gagné tous les aspects de la vie. La société hypermoderne apparaît comme celle où le temps est de plus en plus vécu comme une préoccupation majeure, celle où s'exerce et se généralise une pression temporelle croissante* ».

L'horloge brisée

Mais quand l'importance du temps devient trop grande, la montre se brise, se casse. Le temps ne s'arrête pas pour autant, mais la perspective que l'on en a change, au risque de détraquer notre présent, de changer notre existence. S'ensuivent une perte des repères et un immobilisme apparent. Dans *Entre les oreilles* de Foenkinos, le narrateur affirme que « *c'est toujours risqué de rompre avec son passé car, en cas de déraillement du présent, on ne peut plus se tourner que vers nulle part* ». En fait, dans le roman hypertemporel, le présent semble s'élargir. Il tend à prendre plus d'espace, le passé devient l'objet d'une enquête difficilement déchiffrable, et l'horizon de l'avenir est réduit et incertain. Par ailleurs, le retour au passé (même celui de l'enfance) peut donner l'impression d'avoir une perspective, celle d'être décollé du présent. Bref, d'avoir à nouveau, pour un temps, un avenir devant soi. C'est ce qu'illustre à merveille le superbe *Bureau de l'heure* de Jean-Luc Outers, alors que Célestin, responsable du Bureau de l'heure à l'Observatoire royal d'Uccle, délaisse de plus en plus la régularité de son emploi présent au profit d'une quête du passé, celle d'un amour adolescent datant d'il y a plus de vingt-cinq ans. Tout en conservant le caractère kafkaïen de Foenkinos et de Duteurtre, Outers allie la fiction à la réflexion



Mathieu Beauséjour, [sans titre], dessin tiré d'une série réalisée entre 1991 et 1995, 27,7 × 35 cm.

sur la notion du temps en plus de situer son action dans un lieu qui le régleme. Vestige d'un temps qui semble révolu, Célestin a donc la charge de vérifier l'heure deux fois par jour dans les labyrinthes souterrains de l'Observatoire. Peut-être plus pour longtemps toutefois, puisque la Radio Télévision Belge, audimat en baisse, menace de remplacer les tops horaires par des jingles (!) et que le Bureau de l'heure est soupçonné d'avoir mal géré deux secondes, une erreur qui aurait entraîné une catastrophe ferroviaire.

D'ailleurs, au moment même où la présence du temps semble le plus palpable, dans le silence du soir ou de la nuit alors que le tic-tac des horloges scande les heures qui passent, égrenant le temps qu'il nous reste, Célestin rêve du Temps : « ses rêves étaient d'ordinaire peuplés d'horloges, comme si le temps, même au moment de la délivrance, ne devait jamais lâcher son emprise. » Et ce, quand il ne fait pas un cauchemar

dans lequel le temps se dérègle complètement : « La notion même de l'heure s'était volatilisée. Les limites entre passé, présent et futur avaient disparu, y compris dans la langue. Le passé simple, l'imparfait s'étaient évaporés des grammaires. Outre le présent, seul le futur antérieur restait en usage. Les plus atteints affirmaient même ne plus se souvenir du futur. Les futurologues ne pouvaient plus parler que de ce qui se déroulait sous leurs yeux. » Célestin est définitivement dépassé par ce temps qui ne tient plus la route, ce temps qui, tel Kronos dévorant ses enfants, avait « mangé » Marine — cette « eau » fuyant comme un grain de sable dans le passé de Célestin —, pour la lui « recracher » après vingt-cinq ans. S'engouffrant dans une brèche temporelle qui le ramène dans le passé de son enfance, Célestin réalise toute l'importance fondamentale de l'heure biologique prenant le pas sur l'heure légale : « Au fond, n'y a-t-il pas

deux sortes de temps? Celui qui s'affiche en chiffres sur les cadrans des montres, des horloges, des cadrans électroniques et dont il avait pour métier de contrôler la mesure. Ce temps est celui du moment présent, de l'instant, des heures qui balisent la journée, des horaires qui régissent le travail, des pointeuses, des urgences, des rendez-vous, des repas qui se prennent à l'heure fixe. Il est horizontal. Et puis il y a le temps qui a fui, échappant à l'homme, filant comme l'eau entre les doigts. Mais ce temps a laissé des traces indélébiles qui, à la faveur d'une rencontre, d'une maison, d'un café, d'une ruelle, d'un paysage que l'on croyait oubliés, resurgissent. Ce temps est celui des origines, de l'histoire [...] C'est le temps des profondeurs. Il est vertical. La Recherche, le livre de chevet de Célestin, ne parle que de cela, finalement, peut-être la littérature entière. »

Stéphane Gibault